

«Entre la création du symptôme psychopathique et la création du mythe, existe une affinité profonde. L'un et l'autre sont des projections extra conscientes de nature symbolisante. Le symptôme psychopathique est ainsi, lui aussi, une sorte d'expression mythique. À la différence, toutefois, que le mythe est une création collective du rêve sur conscient de la vérité, tandis que le symptôme psychopathique est le produit individuel de la rêvasserie subconsciente.<sup>1</sup>»

Besançon le 11/02/08.

Chère Régine,

Aujourd'hui, nous poursuivons la série des photos d'unions matrimoniales, avec celle du mariage de ma tante Cécile, avec Marcel Faivre, lesquels prendront la succession de Victor à Fontenelle. Du point de vue vestimentaire, tout a l'air plus sombre que sur la précédente, ne trouves-tu pas ? Ce n'est peut-être dû qu'au vieillissement de la photo. Encore que...

À voir l'aspect encore juvénile de ma tante Lucienne et de Maurice Mourey, on peut dire sans risque de se tromper de beaucoup que les deux noces du frère (Victor) et de la sœur (Cécile) ne sont espacées que d'une, voire deux années, peut-être trois mais sans plus. L'absence des filles Milo fait monter la moyenne d'âge, ce me semble. Cela tient peut-être uniquement au fait que les deux mariés du jour ne faisaient pas partie du chœur de chant, selon une opinion de Betty ma voisine.

Si Denise tient ton père par le bras, le mien, par contre, brille encore par son absence, et pour cause. Nous y reviendrons.



En outre, on retrouve les mêmes, mis à part les clans Delphenot et Boiteux. Pour des raisons que l'on sait déjà.

Quant aux absences et aux présences des uns et des autres, il est des raisons ou des motifs qui nous échapperont probablement toujours. Il suffisait de peu de choses pour que celui-ci ou celle-là soit excusés. En revanche, on peut y voir René Milo et sa première femme, ta tante, lesquels feront l'objet de notre prochain courrier, ainsi que tu le verras. Pour ne pas être en reste, Onézime avait, semble-t-il, acheté une petite maison attenante à la nôtre, dont Rémy héritera en son heure.

Quelques-uns ont grandi, mûri ou vieilli quelque peu, depuis le mariage de Victor, tels Albert Mourey et Maurice son frère, sans oublier Lucienne déjà préadolescente. En revanche, il n'y figure presque pas d'enfants, contrairement au mariage précédent. Le maire est toujours là, par contre, conformément à une tradition qui se perpétuait encore entre les deux guerres. Autre petit détail, la photo est prise devant la maison qui deviendra la mienne en 1949. Elle fut achetée par Onézime pour y installer Louis son fils. Le petit avant-toit résistera longtemps à l'usure du temps, contrairement à la cour que mes parents firent construire, à partir du sable obtenu en concassant les lauzes (opération conseillée par le maçon Contini si mes souvenirs sont bons), tout en se révélant très rapidement être une erreur. Car la cour ne tardera pas à se fendre, eu égard à la mauvaise qualité du sable obtenu. Pour enfin devenir l'objet d'un litige entre mes parents ses débiteurs et l'entrepreneur, au moment de solder les comptes.

Ça chauffait, lorsque le maçon venait à la maison, afin d'obtenir que mes parents lui paient la totalité ou l'arriéré du coût des travaux. Quelques-uns des plus grands (un ou deux peut-être) seulement, parmi les enfants, eurent le droit d'assister à ces joutes oratoires où chacun n'écoutait que ses propres arguments. En tous cas, ça gueulait.

Quant à nous, les plus petits, nous étions cantonnés au poêle<sup>2</sup>, alors que nos préoccupations ainsi que nos oreilles n'étaient tournées qu'en direction de la cuisine, là où les deux parties essayaient de faire valoir leurs droits ainsi que leurs arguments. Le tout sur fond de crise économique, chez nous.

Il faut dire qu'une septicémie tenace avait décimé notre troupeau petit à petit. Peut-être l'avons nous simplement importée de chez Vernier, lors de notre déménagement.

Enfin, je me souviens avoir été personnellement très inquiet, angoissé comme jamais je ne le fus, à vrai dire.

<sup>1</sup> Paul Diel, *Le symbolisme dans la mythologie grecque*, Petite bibliothèque Payot, Paris 1966, p 31.

<sup>2</sup> Traditionnellement, pièce de la maison du nom du poêle qui y figurait en bonne place.



«Le premier trait renvoie à un narcissisme supposé illimité. Le terme employé par Freud (Narcissisme) désigne la tendance à réaliser ses propres désirs et buts sans égard envers les autres, sous sa forme la plus avide.

Le criminel blême est celui que rien n'arrête en principe sur la route de la réalisation de ses vœux, prêt selon le mot attribué à Tibère et cher à Sade, à trancher la tête du genre humain pour le moindre de ses désirs.

Le second trait souligne l'orientation de cette tendance vers l'annihilation de tout ce qui s'oppose à la réalisation des désirs et buts.<sup>4</sup>»

Notre tante fut-elle heureuse dans sa vie d'épouse et de mère, éloignée de tout «dans une ferme», ainsi que nous le disions ? C'est la question que je me pose encore. Tout en nous ayant quittés prématurément, des suites d'un accident vasculaire cérébral, qui paraît être un mal des Mourey ou des Grossard. La même chose que ce qui a failli m'arriver, il y a peu, et dont ma mère a souffert sur la fin de sa vie.

Cela dit, Fontenelle fut considéré et géré comme une commune pendant très longtemps. Un recensement effectué au 17<sup>ème</sup> siècle nous en donne le nombre d'habitants, indépendamment de ceux de Chazot.

La maison des Faivre était équipée d'une cheminée, que beaucoup de passistes et nostalgiques de l'architecture ancienne, révéraient d'avoir, tu peux m'en croire. Quant à la majeure partie des terres, elles devaient nous provenir des Grossard, via notre grand-mère Marie et épouse de Louis Mourey.

Avions-nous, en ce qui nous concernait, beaucoup de rapports avec les Faivre ? Dire qu'on n'en avait aucun, serait quelque peu exagéré, mais je ne souviens pas que nous les ayons invités pour un repas de famille, ni vous non plus d'ailleurs. Pas plus que je me souviens être allé chez eux, a fortiori. Alors qu'au contraire, il nous était fréquemment arrivé de nous trouver chez vous, dans votre salle à manger. Cela tenait-il à la personnalité de nos mères ? Force m'est de répondre par l'affirmative.

Les rapports confraternels au sein de la fratrie Mourey ne durent pas être pires ni meilleurs que ceux que nous eûmes entre nous, une trentaine d'années plus tard. Mais cela devait y ressembler, à tout le moins. Beaucoup de rivalité, sans oublier la jalousie qui préside à ce genre de relation, ou en résulte forcément. C'est selon ce qu'on préfère. Saupoudre tout cela d'une bonne dose de morale chrétienne, et tu obtiens un patchwork relativement explosif à peine contenu.

Rien de bien nouveau sous le soleil en somme. On croit s'aimer, on s'épaule jusqu'au jour où devenu adulte, des distances s'installent, des froideurs ressurgissent, des ressentiments que l'on croyait à jamais enterrés réapparaissent pour ne plus disparaître jamais. Because le refoulement qui était légion dans nos contrées. Cela dit, notre mère aurait certainement été la première surprise de constater de visu ce qui allait se passer, une fois qu'elle eût disparu. Non pas que sa seule présence ait empêché quoi que ce soit, mais parce que le temps ayant fait son office, la vérité des prix apparut. Et c'est mieux ainsi, au fond.

Au risque de me répéter, c'est en ville, au sein d'un milieu militant que je rencontrais des rapports éminemment fraternels. Proches de ce que j'avais idéalisé petit. Des relations plus désintéressées que mercantiles, tournées vers la solidarité sociale, moins investies sexuellement parlant que ne l'étaient les liens qui nous unissaient au sein et à l'extérieur de nos familles respectives. Ce n'était pas la panacée non plus, si toutefois elle existe. Mais ces rencontres, professionnelles ou autres, nous élevaient à un niveau qu'il ne me fut jamais donné d'atteindre à la maison. Exception faite de la période qui précéda les mariages de mes aînés.

L'arrivée des brus modifia la donne à un point que je ne pouvais l'imaginer à l'époque. Et il n'y a rien que de très normal à cela, me faut-il préciser. Le loup était entré dans la bergerie, dirons-nous pour imaginer mon propos. Ma mère perdit sa suprématie sur ses fils, pour ne plus devenir que spectatrice de ce qui se passait. Mes frères prenant leurs ordres ailleurs en quelque sorte.

Ce processus est historique, bien qu'il paraisse changer aujourd'hui. Sous la pression de l'évolution économique et historique, au sein de laquelle chacun se trouve de plus en plus seul face à un destin tout aussi personnel. Les unions se font de plus en plus tardivement si elles se font encore. La solidarité paraît avoir déserté les couples eux-mêmes.

Quant à la sexualité, qui ne saurait disparaître, elle s'est orientée vers l'intérieur de l'individu au détriment du lien social qu'elle avait toujours été jusque là. Américanisation de la vie, diront certains, ou triomphe d'une certaine hystérie, c'est selon ? Je t'embrasse. Etienne.

<sup>3</sup> Cécile est la troisième, debout, à partir de la gauche.

<sup>4</sup> Paul-Laurent Assoun, *Psychanalyse*, PUF, Paris 2006, p 611, 612.